

JÉRÔME PEIGNOT

Grandeur  
et misères  
d'un employé  
de bureau

*nrf*

GALLIMARD

*Les personnages et les situations de ce roman sont  
entièrement imaginaires de même que le personnage du  
narrateur.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et  
d'adaptation réservés pour tout pays, y compris  
l'U.R.S.S.*

© 1965, *Éditions Gallimard*

ISBN : 2070250059  
9782070250059



THE CANADIAN AND FRENCH MAGAZINE

Le Rédacteur en chef

Le 21 mars 1962

*Mon cher Denis,*

*Je sais que vous êtes souffrant. Laissez-moi, tout de suite, vous prier de ne faire aucune imprudence. Par ce temps de demi-saison, un chaud et froid est si vite attrapé. Ainsi, soignez-vous et ne revenez au bureau que lorsque vous serez assuré de pouvoir le supporter.*

*J'ai, de mon côté, depuis votre départ, fait réflexion sur la nature de notre collaboration, depuis voilà tantôt huit ans, je crois. Je ne retracerai ni l'histoire de votre entrée au Canadian ni celle de votre présence dans cette bonne Maison. Vous savez mon amitié pour votre père et le plaisir que j'ai eu à vous accueillir parmi nous. Vous savez aussi, je vous l'ai dit maintes et maintes fois, combien j'approuve les services que vous nous avez rendus, tant au département des photographies que pour la rubrique dont vous vous occupiez. Néanmoins, à la lumière de nos récents entretiens, à propos des articles dont nous avons eu à débattre, je crois de mon de-*

*voir d'attirer une fois de plus votre attention sur le fait que vous paraissez toujours ne pas très bien saisir dans quel esprit j'entends œuvrer pour notre cause commune. Il y a là, en quelque sorte, une incompatibilité de nos tournures d'esprit. Je ne crois pas que, dans les moments difficiles que nous traversons, nous ayons les mêmes avis sur les options à prendre quant à la ligne à donner au journal. Tout, même, me persuade du contraire. Cependant, convenez-en, ce n'est pas à vous mais à moi de décider de ces choses. Point n'est besoin non plus de revenir sur votre anglais, langue dans la possession de laquelle, malgré votre récent voyage en Angleterre, vous n'avez guère progressé. Oh ! je sais, ce n'est pas quelque chose qui s'acquiert en un jour ni même en un an ! Mais, tout de même, les faits sont là.*

*Vous êtes un intellectuel, Borcat, et (permettez-moi de me substituer au vôtre pour un moment) c'est en père que je m'adresse à vous aujourd'hui. Que ne profitez-vous de ce talent que vous avez, et qui vient d'être couronné par le prix Marcel Proust, pour vous adonner franchement aux lettres ? Le moment est venu, ne trouvez-vous pas ? En nous quittant de votre plein gré, vous n'aurez pas de mal à trouver un emploi qui vous conviendrait davantage. Enfin, si j'ai cru bon de profiter de ces instants de repos que vous passez chez vous pour jeter sur du papier ces quelques réflexions à votre intention, c'est que, jusqu'ici, il semble que vous ayez fait la*

*sourde oreille à mes conseils. J'entends, cette fois, me faire bien comprendre.*

*Surtout, ne prenez pas ceci en mauvaise part mais comme un témoignage de mon estime et de mon amitié.*

*C. Rouvère.*

J'étais entré au *Canadian and French Magazine* huit ans auparavant, grâce à une petite annonce que j'avais fait passer dans une publication spécialisée. Dès qu'il avait appris que j'étais engagé dans ce journal, mon père, qui connaissait Rouvère, lui avait demandé un rendez-vous afin de déverser dans cette oreille, dont il ne mettait pas en doute la complaisance, un tonbereau d'injures sur mon compte : « Pourquoi le prenez-vous, il n'est bon qu'à ranger des clichés dans une cave ? » C'était devenu une habitude chez lui : il avait peur que, tournant mal, l'un de ses fils pût, par ricochet, lui nuire d'une façon ou d'une autre. Ainsi souhaitait-il que l'on sache bien qu'il n'entrait pour rien dans tout ce que nous pourrions entreprendre. J'entendais encore cette phrase de Rouvère à M<sup>lle</sup> Polreau, qui me l'avait répétée : « Curieux, ce petit Borcat, il ne se débrouille pas si mal que cela ; son père, pourtant, en dit tant de mal. »

Je me trouvais, à l'époque, dans une situation très difficile. J'avais quitté le domicile familial sur un coup de tête et vivais dans un hôtel avec l'obligation de subvenir seul à mes besoins. Quant à mes études, je ne pouvais oublier qu'alléguant le peu de facilité dont j'avais

fait preuve au lycée – j’avais tout de même passé mes deux bachots du premier coup alors que, renseignements pris, lui, avait échoué au second –, mon père s’était purement et simplement refusé à me payer plusieurs années « à ne rien faire ».

— Du reste, je n’en ai pas les moyens, avait-il ajouté.

Sans doute, n’aurais-je nullement été certain de réussir l’École Normale, mais ne tente-t-on pas de passer des examens précisément pour s’assurer que l’on en est capable ? Enfin, je voulais être poète, et ni Gide ni Proust n’avaient été bacheliers. Le travail en serre chaude, la concentration combleraient les vides de mes études défaillantes.

Cependant, il fallait bien qu’un jour je gagne ma vie et l’on ne pouvait tout de même pas me laisser toute la journée « à traîner Dieu sait où » – comme si je traînais ! – ou bien à écrire dans ma chambre Dieu sait quoi : des poèmes abscons ! Abscons, mes poèmes l’étaient en effet. Comment en aurait-il été autrement ? Je les avais bâclés, ou plutôt, comme si les muscles de mon esprit n’étaient pas encore assez fermes pour tirer de moi une pensée cohérente, je les avais écrits à côté de moi, sans parvenir à m’y engager tout entier. Qui sait, après tout, me disais-je alors, s’ils ne sont pas bons ? Mallarmé, lui non plus, n’avait pas dû comprendre parfaitement tout ce qu’il écrivait. Peut-être avais-je

bénéficié d'un heureux hasard et mes poèmes étaient-ils géniaux à mon corps défendant.

L'épisode des accents est un exemple de la façon dont mon père aimait à me rabaisser. Nous nous trouvions, ma belle-mère, mon père et moi, sous la grande lampe allumée du salon quand, tout à coup, on voulut apprendre où en était mon orthographe. Si je connaissais ma règle des participes, j'étais incapable de l'appliquer. Un clapet se fermait dans mon cerveau qui, une fois sur deux, surtout avec les verbes en « ir », coupait toute circulation dans mon esprit. Si j'avais retenu la fameuse liste des verbes « aplanir, aplatir, apitoyer, apaiser... », je ne me souvenais pas si ces verbes prenaient un ou deux p. Ce soir-là donc, pour mon malheur, la conversation s'orienta sur la différence entre les accents graves et les accents aigus. Était-ce parce que j'étais terrorisé, toujours est-il que je ne parvins à répondre à aucune des questions dont j'étais assailli. Je me disais que le Bonnard et le Vuillard – le premier reproduisait en partie le second sous forme d'un tableau au fond d'un intérieur – se répondaient et j'en éprouvais de la gêne. De cette affaire d'accents, mon père avait fait un sondage et, cette fois, s'était promis d'éclaircir le problème. À une heure du matin, nous y étions encore. Que mon père m'ait repris là-dessus ne me surprenait pas ; je me dorlotais dans mes manques.

— Tu veux écrire, me dit-il, et tu ne connais même pas le sens des mots.

Il avait raison, mais, ce qu'il ne savait pas, c'est que, ces sens, il m'était délicieux de les deviner. Que de fois n'avais-je pas imaginé que je me promenais dans une langue dont, pourtant, j'ignorais et les clefs et le vocabulaire ? Ainsi étais-je enchanté d'avoir oublié la signification de nymphomane, d'érotomane et de misogynie. J'étais enfermé dans le jardin de ma propre langue, pour ainsi dire désamorcée. Par peur de devoir affronter les mots plus directement, j'avais l'impression d'avoir fait voler en éclats la notion même de la conscience.

C'est à une sombre histoire de lampe que je dus de partir. En effet, quand je travaillais dans ma chambre, la nuit, je jouissais de la clarté d'une lampe que, le jour, je laissais tout naturellement sur ma table. Pour des raisons d'ordre esthétique qu'il serait fastidieux d'analyser et que je ne partageais pas, cette lampe, ma belle-mère, chaque fois qu'elle pénétrait chez moi, la déplaçait pour la poser sur un petit guéridon à l'autre bout de la pièce. Or donc, un soir, je venais de rentrer et avais encore le pied de ma lampe dans la main quand ma belle-mère ouvrit la porte. Je fixai Aimée dans le blanc des yeux et, ralentissant la vitesse de mon mouvement jusqu'à l'impertinence, posai ma lampe devant moi, sur ma table.

« Ah ! non, fit ma belle-mère, cette lampe restera là », et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle se précipita sur l'objet du litige et le reposa sur le guéridon.

— Non, Aimée, elle restera là, dis-je en me levant, toujours le plus lentement que je pus, et je repris la lampe pour la remettre sur ma table.

— Non.

— Non, dis-je, le plus posément possible, non ? Vraiment non ?

— Non, dit-elle, vaguement inquiète.

— Alors, Aimée, donnez-moi la main.

— Pourquoi ? dit-elle sans dissimuler son étonnement.

— Parce que je m'en vais.

Cette réplique, je venais de l'improviser et, tandis que je me délectais encore de la surprise que je causais, je pris enfin conscience que je ne savais pas où aller, et que je n'avais pas les moyens de quitter la rue de Bellechasse. Souvent, dans ma vie, tout se passe comme si mes gestes précédaient mon action. En dépit de mon angoisse, je fis ma valise et partis dans l'instant.

Je m'installai dans un hôtel du boulevard Saint-Michel. Ma chambre sordide, au huitième étage, m'inspira un de mes meilleurs numéros ; un de ces numéros qui, dans la famille, faisaient si bien leur chemin qu'ils me revenaient sous forme de vexations dont j'avais encore le

front de me plaindre. C'est ainsi que j'eus un jour la visite de mes jeunes et richissimes cousines italiennes venues se divertir chez le pauvre de la famille.

— Oh ! mais dis donc, c'est pas si mal que cela, s'écria la première.

— Mais non, pas du tout même, dit la seconde. Moi qui croyais que c'était une chambre de Nord-Africain. Il a de la vue, de l'eau, il est chauffé. Mais de quoi te plains-tu ?

Toutes les quatre plus ravissantes les unes que les autres, elles tournoyaient dans mes chaussettes sales. J'étais fou de rage et de honte.

Ce n'était pas la première fois que je m'en rendais compte : avec mes jérémiades, je devançais la réalité. En effet, quelques jours après cette visite, je dus me rendre à l'évidence : il y avait des punaises dans ma chambre ! Déjà, la nuit j'avais été piqué et j'avais pu observer de curieuses taches de sang sur mes draps mais, longtemps, par crainte de la découvrir, je n'avais pas voulu en rechercher la cause. Dès cet instant, les choses allèrent bon train, tant et si bien que j'entamai avec le directeur de l'hôtel une discussion sibylline et interminable sur le fait de savoir lequel de nous deux était responsable de la présence de ces punaises dans ma chambre. Parce qu'elles n'apparaissaient que la nuit et qu'il ne les avait jamais vues, j'expliquai à cet homme — ce qui naturellement était in-

exact — « qu'elles coulaient littéralement sur mes murs ».

Je gagnais ma vie un peu partout, toujours assez mal, le pus souvent dans des maisons d'édition où je faisais un travail de fabricant. Je es quittais pour un rien, la plupart du temps pour des raisons de susceptibilité. Je me souviens tout particulièrement de l'une de ces entreprises, spécialisée dans les ouvrages scientifiques et qui marchait à l'horloge pointeuse. Sur ma deuxième feuille de paie, parce que j'étais arrivé dans tout le mois une minute et quelques secondes en retard, je constatai que l'on m'avait retiré quelque chose comme 2,70 F. Je sollicitai aussitôt un entretien avec le patron, l'obtins et, en lui montrant ma feuille de paie, lui demandai s'il n'avait pas honte. Je partis soulagé. C'est alors que des amis me dépannèrent et que j'entraï dans leur petite usine de pièces à façon où je fus chargé des relevés de factures. Je me croyais le plus malheureux des hommes. Enfin le *Canadian and French Magazine* répondit à mon annonce.

Le rédacteur en chef, à ce qu'il m'apparut tout d'abord, était bon enfant. Le menton fuyant, le nez torve, la joue flasque, Rouvère avait un visage difficile à dessiner. Je ne vois rien qui évoque mieux cette mollesse qu'une tête de poisson.

Pourquoi, je ne sais, mais les réactionnaires ont des moustaches. J'ai tout particulièrement gardé le souvenir que celle de Rouvère était extraordinairement drue. Il était grand, fort à ce point que d'aucuns le tenaient pour un colosse. Les mains derrière le dos, il arpentait les salles de la rédaction comme s'il s'était agi de la dunette d'un navire. La dunette ! comme j'y vais ! Eh oui, la dunette. Ce qui lui donnait la certitude d'œuvrer pour la bonne cause et, tout à la fois, le rendait inapte à supporter aucune critique, c'était qu'il était le père d'une famille nombreuse. Il y a deux espèces d'hommes auxquels il est impossible de parler : celle qui se trouve derrière un guichet et celle qui vient d'avoir un enfant. Rouvère en avait huit. Ainsi, avec lui, était-il inutile d'essayer de placer un seul mot. J'en étais même à me demander comment on pouvait lui dire bonjour.

Rouvère n'était pas homme à badiner avec les questions vestimentaires. Il n'avait pas caché qu'il m'avait engagé parce que « je présentais bien ». C'est avec délectation qu'il traitait de la façon la plus basse l'un des collaborateurs extérieurs de la Maison (qui devait par la suite devenir l'un de mes plus chers amis) parce qu'il estimait sa tenue négligée et qu'il était souvent égrillard. Un homme pauvre ou mal fagoté était, pour Rouvère, quantité négligeable. On est chrétien ou on ne l'est pas.

Quant à moi, plus ma situation financière était difficile, plus je tenais à soigner ma toilette. Oh ! je ne m'en vante pas ! En effet, je sentais bien que, compte tenu, disons, de ma nature trop sensible, rien ne me rendait plus vulnérable qu'un écart d'habillement. C'est ainsi que, chaque fois que je devais me rendre dans le bureau de Rouvère, j'éprouvais un réel plaisir à rectifier la position. La politesse est un luxe qu'on se paye. Mon plaisir se trouvait porté à son comble lorsque Rouvère me recevait les pieds sur son bureau ou qu'il sortait un gigantesque mouchoir de sa poche, le déplaçait consciencieusement pour se récurer une oreille avec son petit doigt qui, alors, me paraissait énorme. Après chaque mouvement qu'il imprimait à ce doigt, il éloignait le mouchoir de son tympan et se mettait en demeure d'examiner le résultat de son petit travail. Dégouté, je le regardais avec ravissement.

On n'entrait pas dans le bureau de Rouvère sans frapper.

— Oui, disait-il à travers la porte, avec une gentillesse affectée. Ah ! Denis, asseyez-vous donc.

On aurait dit un ministre débordé mais qui, parce que c'était vous, consentait tout de même à vous accorder un moment. Souvent je le surprénais au téléphone. Parce qu'il avait largement le temps de les figner, Rouvère tenait

admirablement les poses téléphoniques classiques : le regard dans le vide, la tête penchée sur l'écouteur, tantôt la bouche collée à l'appareil, tantôt le masquant de la main, s'il ne voulait pas être entendu à l'autre bout du fil. Parfois, je le trouvais plongé dans un dossier et le soupçonnais de simuler cette lecture précisément parce que j'arrivais. Il enlevait les lunettes qu'à grands frais de gestes bien amples il chaussait pour lire, faisait le tour de son bureau, s'asseyait, croisait les jambes et, compatissant, demandait :

— Alors, Denis, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Ce ton pompeux aurait dû suffire à me désarçonner, mais j'étais encore plein de mon propos. Aussi, face à ce pantin, essayais-je de ne pas tenir compte de mes réflexes et, avec fougue, m'embarquais-je dans mon exposé.

Désireux que les choses restassent en l'état, je me convainquis que je n'avais que profit à ménager Rouvère. Sans doute avait-il pris fait et cause pour le *Canadian*, mais son poste ne l'y avait-il pas contraint ? J'avais beau ne pas avoir de sympathie pour mon chef, je me raisonnais. Comme moi, n'avait-il pas besoin de gagner sa vie ? Rien ni personne ne me prouvait qu'au fond il ne tenait pas le *Canadian* dans le même mépris que moi. Enfin, force m'était de reconnaître qu'il n'avait tenu aucun compte des conseils que mon père était venu lui donner

lors de mon engagement. De cela, surtout, je lui savais gré.

Ainsi, un soir que tout le monde avait quitté les lieux, sans trop bien savoir pourquoi, j'entraï chez Rouvère et, par-dessus son bureau, lui souhaitai le bonsoir en lui tendant la main. Le bonsoir ! La main ! Pas plus que moi, Rouvère ne parut comprendre ma démarche. En me serrant très lentement la main – que pouvait-il faire d'autre ? – il me regarda avec un étonnement mêlé de consternation. Il devait se demander si, tous les soirs, après la fermeture des bureaux, je n'allais pas me livrer au même petit numéro. J'étais mortifié.

Que Rouvère fût bon enfant, c'est ce dont je ne tardai pas à douter. Déjà, n'avais-je pas l'impression que sa fameuse bonté – celle dont mon entourage devait me parler plus tard avec des trémolos dans la voix – n'était qu'une invention, la façon la plus efficace qu'il avait trouvée de manifester l'écart qui vous séparait de lui ? « Mais non, vous vous trompez, me disaient en substance mes camarades, comment serait-il méchant : il est stupide. » Qu'il fût stupide, j'en tombais pleinement d'accord avec eux – n'avait-il pas titré un article sur les grandes vedettes du cyclisme : « Les Rois de la pédale » ? – mais que cette bêtise allât de pair avec de la bonhomie, c'est ce que je me refusais à admettre.

Stupide, quand il s'agissait de sa carrière, de sa vie mondaine surtout, Rouvère l'était moins. Je me souviendrai longtemps de sa Légion d'honneur. Mais bien sûr, comment n'y avais-je pas pensé plus tôt : son paternalisme, ce n'était pas autre chose ! Élu par des journalistes aussi réactionnaires que lui, il avait transformé le siège du groupe des journalistes chrétiens qu'il avait formé en une plate-forme pour sa réussite sociale. Pourtant, je n'eus pas le courage de bouder la cérémonie au cours de laquelle on devait lui remettre sa croix. Je craignais de perdre ma place et sentais que mon absence serait interprétée. Quitte à en rire, on tenait compte des réactions de Borcat. La figure que je m'étais choisie rendait ma présence à cette fête indispensable. Je participais au mouvement de l'encensoir. Quand, tout de même en retard, j'arrivai dans le salon où venait d'avoir lieu l'accolade, on s'empiffrait de petits gâteaux, gloussait et pérorait à satiété. Je compris que j'avais bien fait de venir : absent, j'eusse été mis en pièces. Non, vraiment, j'aurais eu mauvaise grâce à bouder cette petite sauterie, au demeurant tout à fait familiale. M<sup>lle</sup> Rose, la secrétaire de Rouvère, était au comble de la joie.

M<sup>lle</sup> Rose et son patron barbotaient dans le même christianisme. Des prêtres défilaient dans l'antichambre du journal, que M<sup>lle</sup> Rose introduisait avec une simplicité merveilleuse. M<sup>lle</sup> Rose était aussi la préposée au thé. Dans le bu-

reau voisin du mien, vers cinq heures, « ces dames » comme les appelait Rouvère avec respect – non, véritablement, cet homme était quelqu'un de très bien – se livraient à un trafic long et compliqué. Entre le moment où elles commençaient à s'agiter et celui où les tasses réapparaissaient, sales, sur un plateau, il se passait bien une heure. En bon chrétien, Rouvère avait naturellement sa tasse, qui n'était jamais celle des autres. Chaque jour, M<sup>lle</sup> Rose la lui apportait amoureusement, avec un luxe inouï de questions : le thé n'était-il pas trop fort, trop faible ? Voulait-il un ou deux sucres ? Un petit biscuit ? Non ? Tout à l'heure ? Et la gentillesse avec laquelle Rouvère répondait !

Rouvère, un chrétien ! C'était à se tordre ! En dépit de ma haine des prêtres et de leurs enveloppements onctueux, non seulement je me piquais d'être profondément chrétien, mais je ne décelais aucun rapport entre l'amabilité de Rouvère et l'esprit de charité. Au vrai, avec son intelligence de paysan faite, surtout, de roublardise, Rouvère avait compris que les moules catholiques et bourgeois se confondaient et que de se glisser dans les premiers, c'était, du même coup, se retrouver dans les seconds.

M<sup>lle</sup> Rose s'épanouissait dans ce climat tout à la fois doucereux et confiné. Longue, maigre, fluette au point que l'on avait sans cesse l'impression qu'elle allait se casser, avec ou sans

plateau, elle n'arrêtait pas de traverser mon bureau, droite comme un I. Jamais elle ne s'adressait aux autres que pour s'apitoyer avec eux sur leur sort et geindre.

— Alors, ma pauvre Thérèse, commençait-elle en mettant son manteau sur un cintre dans un placard de mon bureau, comment va ce pauvre Christian ? (C'était le bébé de Thérèse.)

— Ça va, ça va tout doucement, il tousse encore, répondait Thérèse, enchantée de cette nouvelle occasion de pleurnicher.

— Ma pauvre. Vous lui avez donné quelque chose ?

— Oui, mais vous savez ce que c'est...

Cela n'en finissait plus. « Ma pauvre, ma pauvre », elle n'avait que ce mot-là à la bouche. M<sup>lle</sup> Rose n'eût pas été une véritable chrétienne si elle n'avait passé son temps à organiser des concerts entiers de gémissements.

Un jour que, sur un banc des Tuileries, j'étais en pleine explication amoureuse avec une jeune fille en larmes, je levai le nez pour apercevoir mon Rouvère, son petit chapeau sur la tête, qui me souriait. Il jouait à la fois, et sans parvenir à se décider, les Pinay et les jeunes hommes. Tout de suite il parut enchanté de me surprendre, sauta sur l'occasion pour afficher un air de connivence. Il était même goguenard. De m'avoir rencontré, il le sentait, lui donnait une sorte de pouvoir sur moi. Au reste, il n'était pas fâché de me faire constater que, pour déjeuner,

il délaissait sa voiture et revenait chez lui à pied. Il habitait pourtant loin, quelque part du côté de la Plaine Monceau. Je le soupçonnais même de vouloir m'apitoyer, d'essayer d'attirer mon attention sur son courage. N'avait-il pas déclaré un jour à M<sup>lle</sup> Poireau : « Qu'avez-vous besoin d'acheter une voiture ? N'habitez-vous pas à deux cents mètres du bureau ? » Jamais Rouvère, qui était passé devant moi sans s'arrêter, n'évoqua cette rencontre. Je ne suis pas, moi, près de l'oublier.

Je perdis mes dernières illusions à l'endroit de Rouvère lorsque je découvris son amitié pour mon « bel-oncle » Vagenault, ce beau-frère de ma belle-mère, dont je ne savais jamais préciser le lien de parenté avec moi. La femme de mon chef avait été l'une des camarades de classe de celle de ce Vagenault et, au fur et à mesure que la gloire était venue auréoler la tête de ce petit échetier du *Cyrano*, mon Rouvère avait exploité la brèche du mieux qu'il avait pu. Pensez donc : l'ami de Vagenault, l'homme le plus en vogue du *Cyrano* ; ce n'était pas rien !

Depuis que j'avais lu Saint-Simon, je m'identifiais à l'auteur des *Mémoires* et, dans mon entourage immédiat, découvrais sans cesse de nouvelles ressemblances avec les plus grandes figures de ses portraits. Avec ses petites mains potelées de despote, son snobisme et ses ma-

nières sécottes, de façon stupéfiante, mon père n'évoquait-il pas le Roi ? Avec ses airs offusqués et son hypocrisie, ma belle-mère : M<sup>me</sup> de Maintenon ? Vagenault, enfin : le duc du Maine ? Plus encore que pour n'importe quel autre des « miens », l'identification valait pour mon « bel-oncle ». Entré dans ma famille par le biais d'un divorce et, de surcroît, faux écrivain dans une République des lettres où le beau style, dont il était totalement dépourvu, tenait lieu de noblesse, n'était-il pas, lui aussi, un « double bâtard » ?

J'habitais encore rue de Bellechasse lorsqu'un soir, rentrant assez tard du lycée, je me rendis compte que l'atmosphère était à la fête. Dans la cuisine s'affairaient des extras, qui fourbissaient l'argenterie et les candélabres des grandes occasions. Je m'apprêtais à me faufiler dans ma chambre quand, dans l'office, je tombai nez à nez sur mon père, le torse serré dans un gilet, la tête en arrière, et qui se rengorgeait.

— Je suis passé par là, dis-je, pour ne pas salir. Il me semble que tu as du monde, ajoutai-je pour l'agacer un peu car il n'ignorait pas mes sarcasmes à l'endroit des « mondains ».

Il marqua le coup. Je vis durcir son visage et flamboyer ses yeux.

— Monsieur Denis ne sait pas, fit Marie en émergeant de ses fourneaux, cette Marie bien dressée, cauteleuse et capable de tout pour res-

ter dans les bonnes grâces de « Madame », M. René – c'était Vagenault – a eu le prix Faguet.

Moi qui croyais que seules la beauté et la vérité triomphaient. Le sol céda sous mes pas. J'avais appris la nouvelle en sortant du lycée, mais avais voulu l'oublier. Ce fut plus fort que moi, tout à trac, je répondis aussitôt :

— Vagenault, le Faguet ! Pas possible !

Renforcées par un tempérament bilieux, les colères de mon père étaient légendaires. Vert, il burinait son visage, jusqu'à lui conférer une incroyable beauté qui, si je ne la connaissais depuis longtemps, aurait dû me paralyser. Véritablement, et dans le même temps qu'il l'inventait – mais quelles sont celles qui ne s'inventent pas ? – il figeait sa colère devant moi.

Je me retournai alors vers mon père qui m'administra la plus magistrale des gifles que j'eus jamais reçues. La gorge sèche, précipitamment par crainte, si je réfléchissais, de ne plus en avoir le courage, je poursuivis :

— Ni cette gifle, ni le Faguet ne changeront quoi que ce soit et ne m'empêcheront de penser ce que je pense, à savoir que les livres de Vagenault, y compris son dernier, sont nuls.

Je reçus une seconde gifle. Décidément, il était écrit que, de gré ou de force, la littérature de ce Vagenault devait m'entrer dans la cervelle. C'est ainsi que, sur le dos de mon père,

j'inventai à tâtons mon intelligence et mes goûts.

L'antipathie que m'inspirait Vagenault était sans commune mesure avec la haine que je nourrissais à l'endroit de l'un de ses amis intimes, de cet Igori que mon père connaissait également, que j'avais vu plusieurs fois rue de Bellechasse et qui, avec le rédacteur en chef du *Cyrano* et... et Rouvère, formait une équipe de mousquetaires. Cette haine datait de longtemps, de l'époque où, peu après la Libération, Igori, petit professeur d'histoire, embrassant par ambition des idéaux d'extrême droite, probablement sans conviction réelle, s'était fait élire au Sénat. Ce qui, par-dessus tout, m'exaspérait, c'était que la carrière de ce gigantesque fat ne reposait sur rien : ces mèches qui rebiquaient sur ses tempes et sur sa nuque, mèches littéraires s'il en fut qu'il exploitait de façon éhontée. Ma rage – car il s'agissait bien de rage – était d'autant plus grande, que je retrouvais auprès de Rouvère les amis de mon père que je lui reprochais le plus. Vagenault et Igori ! Jusqu'où mon père n'était-il pas tombé ! Lui qui, pourtant, avait reçu Giraudoux et Paul Valéry ! « C'est de la jalousie », me disait-on. Je méprisais trop ce petit Vagenault pour songer à l'envier. Ses jugements étant exactement à l'opposé des miens, sa prose, pour moi, la négation du style, je ne lui en voulais que... d'exister. En

vérité, l'air que cet homme « pompait », comme aurait dit Saint-Simon, empoisonnait le mien.

Mon père avait connu de près ou de loin les plus grands écrivains de l'entre-deux-guerres et, quand il proclamait que mes poèmes étaient dénués de tout intérêt, il ne pouvait pas se tromper. Pour lui, n'avait de valeur que ce qui brillait, mieux encore : ce qui scintillait. En ce sens, et parce qu'il était un chroniqueur à la mode, Vagenault le comblait au-delà de ses espérances. C'est ainsi qu'en regard de ce « bel-oncle » dont la gloire rejaillissait sur toute la « famille », avec mon « azur » et mes pantalons râpés, avec, surtout, ces « histoires » que je cherchais à tout le monde, je faisais figure de trouble-fête, de petit raté. Vagenault ne devait d'ailleurs pas se priver de m'en persuader. J'avais seize ans quand, un soir, au retour du lycée, je trouvai, délicatement posée sur mon lit, une petite lettre dont j'identifiai tout aussitôt l'auteur, lettre dans laquelle, de son écriture bien ronde et bien maniérée, Vagenault m'expliquait que, dans le but d'épargner ma santé, il ne saurait trop me conseiller de cesser de m'échiner contre les mots. « J'ai beaucoup réfléchi à ton cas, avait-il écrit. Je crois savoir que ta tante Berthe possède des terres en Corrèze. Pourquoi n'irais-tu pas là-bas t'en occuper ? Tu serais au grand air ! Je te connais maintenant assez bien pour pouvoir affirmer que le métier

de *gentleman-farmer* te conviendrait parfaitement. » Je déchirai ce billet sitôt lu et, seul, parlai à haute voix, déambulai dans ma chambre puis posai mon front sur l'une des vitres de ma fenêtre avec, à la fois, le désir et la crainte de la briser. Le vertige qu'avait déclenché cette lecture se traduisait en moi par un redoublement de conscience et, jusqu'aux frontières du déséquilibre, je fixai les bouillonnements de la clarté sur les toits gris qui m'environnaient.

Après mon père, Vagenault fut le second à faire les frais de ma formation spirituelle. En effet si, sans les avoir lus, je n'aimais ni ses livres, ni, sans avoir pris connaissance des faits qui les avaient motivés, ses articles, cette antipathie m'aidait à prendre conscience et possession de moi-même. Elle me servait de point d'appui. Je croissais, m'enroulais autour d'une proie qui me comblait d'autant plus qu'elle ne périssait pas.

Ainsi cette haine qui m'avait façonné, grâce à l'entremise de Rouvère, en arrivant au *Canadian*, la retrouvai-je mais comme désamorcée. De loin en loin elle me reprit, mais bientôt, je me rendis compte que je ne me battais que contre du vide. Ainsi Rouvère hérita-t-il de toute ma hargne.

Eu égard au ton pompeux de mon Rédacteur en chef, la vie du Journal était aussi engoncée, repliée sur elle-même que celle du minis-

tère le plus somnolent. Elle évoquait irrésistiblement ces femmes d'un certain âge devant lesquelles le hasard voulait que je vienne parfois m'asseoir dans les autobus. À leur air de contentement, on aurait dit qu'elles en étaient arrivées à vivre intensément les moindres mouvements de leurs bajoues. Fasciné, autant par leurs propos insipides que par leur expression, je serais resté des heures à les observer, jusqu'à m'en identifier avec mon fauteuil. Un achat, aussi insignifiant fût-il, suffisait à justifier non seulement leur journée, mais aussi, sur le moment, leur vie entière. Au bureau, donné ou reçu, un appel téléphonique rassurait les filles sur l'utilité de leur existence.

— Alors, Thérèse, comment ça va c'matin ? demandais-je en arrivant au *Canadian*.

— J'suis flagada pan-pan les plumettes c'matin, m'sieur Borcat, répondait-elle de sa voix traînarde des jours de cafard.

Pauvre fille ! (M<sup>lle</sup> Rose avait raison.) Elle s'ennuyait à mort et ne savait plus qu'inventer pour attirer l'attention. Les femmes ap, pelaient sans cesse leurs maris pour leur demander ce qu'ils voulaient ingurgiter le soir, faisaient par téléphone leur commande chez le charcutier. Bien que je n'entendisse qu'un des interlocuteurs, je n'avais guère de peine à recomposer le dialogue.

— Alors, madame Roberte, qu'est-ce que je vous mets de côté ?

— Ben, vous pourriez peut-être me mettre un peu de ballottine.

— De la ballottine, bon, très bien, et avec ça ?

— Avez-vous du mou de veau aujourd'hui ?

— Du mou de veau ? Mais je crois bien, madame Roberte.

— De bonne qualité ?

— Extra, madame Roberte. Je vous le recommande.

— Alors mettez-m'en six cents grammes.

— Six cents grammes, bon, très bien, et avec ça ?

.....  
Le bureau avait ses habitués. Le jeudi, une vieille femme toute boulotte et recroquevillée y venait vendre des œufs ; oui, je dis bien des œufs, à M<sup>lle</sup> Rose. Penchée sur son affaire comme un kangourou sur sa poche, elle se livrait à son petit trafic et, aussi vite qu'elle était apparue, disparaissait en sautillant.

J'avais une admiration particulière pour la façon dont Flora Winger, secrétaire adjointe de rédaction, organisait son temps. Elle était passée maîtresse en l'art de ne rien faire. Quelle science, en effet, que de ne rien faire à ce point-là ! « Papotage et maquillage sont les deux mamelles *supplémentaires* de M<sup>lle</sup> Winger. » Cette formule qu'à force de macérer dans ce Journal

mes camarades avaient fini par mettre au point, je ne devais pas tarder à l'adopter. Si M<sup>lle</sup> Winger avait de gros seins, ce qui n'était pas pour me déplaire, elle devait peut-être à ses origines prussiennes, lesquelles, en revanche, me déplaisaient souverainement, d'être la personne la plus indiscreète que j'eusse jamais rencontrée. Pour en finir avec ses seins, dont elle était plus fière que de raison, longtemps, je devais me répandre en affirmant qu'elle n'avait de cesse, en me prenant par-derrière, qu'elle me les eût mis dans les oreilles. Compte tenu de cet atout, dont, encore une fois, j'appréciais le volume, je ne lui aurais certainement pas cherché noise comme je le fis près de huit années durant, si elle ne s'était montrée si ostensiblement curieuse. Il fallait qu'elle se mêlât de tout : de votre travail comme de vos conversations, de votre emploi du temps comme de votre vie privée. Alors que leur surveillance ne lui incommodait en rien, les cyclistes étaient ses souffredouleur. Ils n'étaient jamais là, étaient partis avec l'argent qu'on leur avait confié pour acheter des livres, l'argent et, bien entendu, le vélomoteur de la Maison ! Non, c'était insensé, on n'avait affaire qu'à des voyous, des petites gouapes !

M<sup>lle</sup> Poireau, la rédactrice en chef adjointe, m'inspirait une admiration sans bornes. Je lui dois d'avoir appris ce qu'est la maîtrise de soi,

l'efficacité et l'humilité dans le travail. Tandis que Rouvère plastronnait et que les autres passaient, elle faisait le Journal.

La plus belle, la plus durable, la plus profonde des grâces est bien celle de l'intelligence. Cette grâce-là, M<sup>lle</sup> Poireau l'avait plus que personne. Elle se traduisait sur son visage, déjà marqué par la vie et la souffrance, par un surcroît d'ouverture sur le monde, toujours plus de douceur. En dépit de sa culture, à cause d'elle, véritablement M<sup>lle</sup> Poireau rayonnait de simplicité. Elle avait la délicatesse suprême de tenir à vous persuader qu'elle n'était mue que par le bon sens et la volonté de vivre en accord avec elle-même. À peine sorti de l'enfer de chez mon père – car c'en était un –, j'étais tout étonné de constater qu'il existait des êtres avec qui l'on pouvait parler et qui, bien que remarquables – ne prenaient pas le contre-pied de tout ce que je disais, parfois même me faisaient confiance.

J'allais souvent chez M<sup>lle</sup> Poireau où, contre le monde, pour mieux m'y adapter, je puisais de nouvelles forces. Tandis qu'elle travaillait à des ouvrages de tapisserie ou de couture, nous bavardions de nos lectures, raffermissions notre admiration pour tel ou tel de nos écrivains préférés. En fin de compte, les réserves de mon amie se soldaient toujours par un accroissement de ma tendresse pour elle. Dans les moments de désarroi que je traversais après ma

rupture d'avec la rue de Bellechasse, les environs de la porte de Saint-Cloud où vivait M<sup>lle</sup> Poireau me furent un vrai havre. C'est alors que je fis connaissance de la rue Berton, de la maison de Balzac et des jardins de l'Ambassade de Turquie. Chaque pas équivalait alors pour moi à une prise de possession de l'équilibre et de la paix. Sur ces pavés disjoints, entre ces murs décrépits, à cause de ces oiseaux, de telle maison bien blanche dont les proportions ensorcelaient, j'avancais le plus silencieusement possible, soucieux, au cœur de tant de charme, de ne pas compromettre le mystérieux agencement de la légèreté et du bonheur. M<sup>lle</sup> Poireau m'entraînait souvent à la recherche de nouveaux secrets oubliés. C'est ainsi que nous visitâmes les jardins Albert Kahn à Boulogne, où je n'étais pas retourné depuis mon enfance. Je revis un petit bois enchanté, quelque chose comme une forêt vierge domestiquée. Comme dans mon souvenir, je retrouvai ces sous-bois parsemés de boutons de fleurs inquiétantes ; sans doute de colchiques ou bien d'orchidées. Cette forêt était presque entièrement composée de cèdres tout en lichen véronèse, beaucoup moins serrés, bien sûr, que je ne l'avais imaginé. Puis nous découvrîmes une manière de pépinière d'arbres qu'on avait contraints à former des couloirs ou des parasols dont je voulais absolument que les fleurs fussent blanches et co-

tonneuses. L'été, j'imaginai là des maisons de lumière. Les enfants aiment les maisons dans les maisons, les souterrains clairs et les niches. Ces japonaiseries, cette végétation controuvée de boqueteaux serrés, de vallonnements en miniature et de petits ponts de bois laqués sur des rivières artificielles me restituèrent mon enfance comme la bouffée d'un rêve.

Flora Winger, « la Winger », comme je l'appelais méchamment, vivait dans la dépendance étroite de M<sup>lle</sup> Poireau. Lorsque celle-ci, qui était sa supérieure hiérarchique directe, sortait du bureau, Flora trouvait toujours une bonne raison de la suivre. Que de foin, mon Dieu, que de foin ! Au vrai, ses indiscretions n'eussent guère été gênantes si, à peine avait-elle glané un renseignement, elle n'avait cherché à en informer Rouvère, qui lui témoignait une indulgence stupéfiante. Il n'y avait pas de demi-heure où elle n'éprouvât le besoin de se poudrer, de se peigner, de se brosser. Ses fameux seins enroués, le cheveu rare, le teint couperosé par ses trop copieux déjeuners, elle traversait les bureaux avec la démarche la plus sautillante dont elle fût capable. Je crois que le secret de cette fille, de sa méchanceté, car il s'agit bien de cela, était que, sans monde intérieur aucun, elle vivait entièrement sur et par le bureau. Elle était seule dans la vie, coupée de sa chère Allemagne, déracinée. À la moindre occasion, elle

invitait au *Canadian* ses parents ou ses amis. Alors, elle éprouvait le besoin de les présenter à Rouvère : lequel, par démagogie, par désœuvrement ou par inconscience, les recevait avec onction. C'étaient, pour la plupart, de gros Allemands rougeauds : des paysans que l'on poussait dans le hall où ils restaient un moment plantés, tournant le cou telles des oies hagardees, prisonnières d'un sac sur un quai de gare. Puis, comme des animaux que l'on parque, on les engouffrait enfin dans l'ancre de Rouvère qui, du grand et beau geste généreux qu'il affectionnait en pareilles occasions, les accueillait, illuminé.

Si, Dieu sait pourquoi, M<sup>lle</sup> Winger jouissait d'une autorisation spéciale qui lui permettait de n'arriver que vers onze heures, elle demeurait souvent au bureau au-delà de six heures, afin d'arrondir son mois en traduisant, pour le service de la publicité, d'allemand en français, des pages entières d'annonces rédactionnelles qui vantaient les mérites de nouveaux produits d'entretien.

Dans mes piques à l'endroit de Flora Winger, j'attaquais surtout sa Prusse natale. Cela était stupide et, ce qui est plus grave, grossier, mais je ne pouvais m'en empêcher. J'avais des excuses. Flora était à ce point attachée à son Allemagne que l'on ne pouvait prononcer un mot devant elle fût-ce le plus anodin, « pomme de

terre » par exemple, sans qu'elle vous en proposât aussitôt la traduction allemande. Chaque fois que, lors de ma revue de presse, je tombais sur une information relative à la présence d'anciens nazis dans le gouvernement d'Allemagne fédérale ou à la réapparition des *Casques d'acier*, afin de la blesser le plus possible, j'y faisais, en public, allusion devant elle. Je dirai plus : je n'étais content que lorsque j'étais assuré que je l'avais touchée.

Les jours de pluie, « ces dames », et particulièrement M<sup>lle</sup> Winger, venaient déposer leurs parapluies ouverts dans mon bureau pour les faire sécher. Après tout, le bureau de Borcat n'était jamais qu'un passage et, Borcat lui-même, quantité négligeable. Je prenais cette affaire de parapluies pour une injure. J'eus beau, à plusieurs reprises, affecter devant Flora et les autres de buter sur ces pépins et de m'en trouver tout embarrassé, rien n'y fit. À chaque averse ils refleurissaient de plus belle. Les jours de cocktail, qui étaient les moments d'apothéose de Flora, elle se faisait une beauté et se changeait dans mon placard.

Bien malgré moi, sauf, peut-être, quand nous nous en amusions ensemble, j'exerçais sur Freustier une indéniable fascination. Mon « milieu » comme il disait, ma façon de m'habiller, mes manières surtout étaient les sujets favoris de son admiration amusée et de ses sarcasmes. Freustier avait un caractère difficile que nous

décortiquions sans fin. Attiré par les aristocrates et les grands bourgeois, il était passé maître en l'art de déceler leurs travers, et bien qu'il fût, la plupart du temps, parfaitement dissimulé, leur désir de paraître. Chaque fois que, singeant les habitudes que j'exécrais bien qu'elles fussent miennes, j'exhibais une cravate sombre, une de mes belles chemises bleues de popeline aux pattes de col fermées à souhait ou l'une de mes tenues foncées, Freustier ne manquait pas de le remarquer. Tout en plissant les yeux, il s'approchait de moi pour tâter le coton noir de ma cravate ou la serge peignée de mon veston. « Pas mal », disait-il avec une grimace, « pas mal du tout même. » Il cherchait à me montrer que, s'il était de connivence avec moi, il n'était pas dupe de mes petits manèges.

Freustier habitait la porte des Lilas et, tout en les critiquant à l'occasion, enviait nos Canadiens pour leur niveau de vie. Je revois encore sa tête quand il revenait d'avoir essuyé des camouflets (ou ce qu'il avait pris comme tels) dans des cocktails plus ou moins littéraires. Je le comprenais jusque dans ses contradictions. Cependant, grâce à mon titre de délégué du Comité d'entreprise, je pouvais lui clore la bouche et me gargariser d'un faux courage. Je m'en sortais mieux que lui. Et pourtant ! À ce sujet, Freustier ne me ménageait pas. Chaque fois que je mentionnais devant lui nos réunions

du Comité d'entreprise, il cherchait à me rabattre le caquet. D'abord, je n'étais pas délégué du Comité d'entreprise, mais seulement délégué *suppléant*, ensuite... Ensuite il ne savait pas très bien comment me manifester qu'il tenait mon audace, dans ces circonstances, pour de l'esbroufe. J'étais dans la maison depuis longtemps et jouais sur du velours. Cependant, Freustier avait beau essayer de me mettre dans mon tort, il m'aimait bien. Je gagnais sa sympathie par mes imitations – celle de Rouvère surtout – qui, à merveille, évoquaient cette vie recuite qui était la nôtre, cette vie de fonctionnaire qu'il haïssait. Nous nous amusions tout particulièrement des mots « dossiers » et « fichiers » auxquels nous faisons un véritable sort.

Le côté cavalier de Freustier ne me déplaisait pas. Cavalier, je l'étais aussi, mais avec moins de passion que mon collègue. L'équitation donnait un sens à sa vie, comblait le vide qui le séparait de ces mœurs de grand bourgeois qu'il ambitionnait secrètement. Chaque année, avec la réapparition des beaux jours, il me harcelait pour aller à Maisons-Laffitte. De loin en loin, n'ayant plus le cœur de le rabrouer, j'acquiesçais à son invite et, le samedi matin, montais avec lui. Je voyais dans l'équitation une école de courage. Plus je montais, plus ma peur était grande. Ainsi, à mi-chemin de la crainte et du contentement, le cheval était-il

pour moi une double affaire d'équilibre. S'il n'y avait pas de cheval libre, je passais de longs moments perdus dans de profonds bains de soleil. Botté, je restais sur une terrasse à dresser l'inventaire de mes membres.

Le plus souvent, je finissais par me décommander au dernier moment, quand Freustier me téléphonait pour m'annoncer qu'il venait me prendre. Je prétextais une migraine, quelquefois même davantage (une typhoïde, par exemple), m'embarrassais dans mes explications. Bientôt, malgré mes vaines excuses, Freustier cessa de m'appeler. J'en fus désolé, car j'avais pour lui de l'amitié, ou, plutôt, croyais comprendre sa détresse ; la tristesse de sa vie de père de famille.

« Inutile de garder quoi que ce soit, m'avait dit Rouvère, quand il m'embaucha. Ne conservez que le minimum ; nous n'avons pas de place. » Trois ans plus tard, je me trouvais à la tête d'un service d'archives entièrement créé par mes soins, composé de livres, de coupures de presse et de documents de toutes sortes rangés grâce à un système de classification décimale dont j'avais adopté le principe.

Parce qu'il ne soupçonnait pas que je déjouais ses stratagèmes ou bien, compte tenu de mon peu d'importance dans la maison, parce qu'il feignait de l'ignorer, Rouvère continuait

d'apparemment bien me traiter. À plusieurs reprises j'avais eu la chance de le rencontrer sous le porche alors que je transportais d'énormes paquets de livres ou de documents qui me donnaient un air affairé. « Voyez-le, avait-il expliqué, souriant, à qui se trouvait là, c'est tout Denis ! » N'avait-il pas lieu d'être content de moi, n'étais-je pas un « intellectuel » sous ses ordres ? Je faisais du zèle. Ainsi, quand il me posait une question, en dépit des difficultés que cela représentait (il s'agissait souvent d'enquêtes auprès de fonctionnaires qui ne s'estimaient jamais assez qualifiés), je lui fournissais trois fois plus de renseignements qu'il n'était nécessaire. À la fin, Rouvère m'appelait « le bouledogue ». Plus qu'il ne me flattait, il me montrait par là qu'il ignorait les embûches de mon travail.

Plutôt que de goûter cette demi-liberté que Rouvère me laissait, j'aurais préféré être tenu, même sévèrement, par quelqu'un de respectable. Devoir obéissance à ce fat, à cet homme vide et inculte, m'exaspérait. Je multipliais les gaffes. Mais la médaille avait son bon revers : cette liberté, rien ne m'empêchait vraiment de la mettre à profit. À ce sujet Rouvère nous avait précisé un jour que l'on ne pouvait guère surveiller un journaliste, que lui-même écrivait ailleurs et qu'à la condition que nous remplissions notre tâche, il ne nous empêchait nullement d'en faire autant. « Le Journal, avait-il

ajouté, ne pourra que profiter du renom que, les uns et les autres, nous pourrons (il n'avait pas dit « vous pourrez », ce qui changeait tout) nous faire à l'extérieur. »

Peu à peu, je me rendis compte qu'à la condition d'exploiter la situation comme il convenait, mon emploi au *Canadian* pouvait être une excellente aubaine. Sans doute n'aimais-je ni la formule ni l'esprit du Journal, mais de cela aussi je pouvais tirer parti. En effet, puisque je n'y avais pas d'avenir, j'avais tout loisir de ne plus m'y soucier que de mon travail personnel. L'expérience m'avait appris que Rouvère ne savait apprécier ni le temps ni les efforts nécessaires à l'accomplissement de nos tâches respectives. Ainsi n'était-il pas difficile de lui en faire accroire. Je me sentais capable de tout pour atteindre à mes fins. Lorsque j'écrivais mes livres au bureau, je devais me cacher, dissimuler mes feuillets sous des journaux ou des revues spécialisées. Ces obstacles m'aidaient à travailler. La bêtise des articles du Journal et l'insignifiance de mon rôle me stimulaient aussi. J'avais, en restant dans ce Journal, touché le fond de ma nullité et, sur ce fond-là, pouvais tenter de sortir quelque chose de moi.

J'avais beau disposer de temps, il ne m'était guère facile de travailler pour moi. Je tournais en rond, rouvrais sans cesse (...)

JÉRÔME PEIGNOT

**Grandeur  
et misères  
d'un employé  
de bureau**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## JÉRÔME PEIGNOT

### Grandeur et misères d'un employé de bureau

Un jeune bourgeois découvre la vie de bureau et le syndicalisme. Denis Borcat, qui travaille dans un magazine à grand tirage, ne tarde pas à être scandalisé par la manière dont fonctionne la maison qui l'emploie. Ombreux, tatillon, volontiers acerbe, il entre en conflit avec ses patrons et se trouve amené par hasard à se transformer en militant : il est élu délégué du comité d'entreprise.

Jérôme Peignot, abandonnant pour une fois l'introspection qui faisait le charme des *Jérômiades*, nous raconte alors les heurts et malheurs de son héros dans cette lutte contre le paternalisme. En réalité, Borcat règle des comptes avec lui-même : de tous les portraits crayonnés ici, avec une verve ironique, le sien n'est pas le moins cruel ; cherchant à triompher des contradictions de la société, c'est en définitive les siennes propres qu'il fait venir au jour. Le lecteur s'apercevra peut-être que ce débat le concerne aussi.